

LA MARCHÉ DU MONDE

Déjà dix-neuf printemps ont fleuri sur ma tête ! J'ai vu passer ces jours comme des jours de fête... Où, convive joyeux, je me réjouissais !

J. L. N. GUINDON.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE III

COUSIN ET COUSINE

Il fallait, en effet, qu'une bien terrible tempête eût passé sur le cœur de ce fier jeune homme pour en refroidir ainsi les puissantes aspirations et en arrêter l'indomptable essor.

Y avait-il réellement un drame dans la vie de Després, ou devait-on mettre sur le compte de l'organisation fortement nerveuse du roi des étudiants cette misanthropie dédaigneuse et ces boutades douloureusement excentriques dont il ne pouvait se défendre, à de certaines heures ?

Il y avait bien, dans l'histoire de Després, une lacune que personne ne pouvait combler. Mais, comme la moindre allusion adressée jusqu'alors au jeune homme sur ce sujet avait paru l'affecter péniblement, on s'était fait un devoir de ne jamais plus le questionner sur ce passé mystérieux.

Pourtant, ce soir-là, Champfort ne put s'empêcher de lui dire : "En vérité, mon cher Després, on dirait, à t'entendre, que des malheurs inouïs ont plané sur ta jeunesse."

—Peut-être ! murmura Després... Mais, reprit-il avec vivacité, il ne s'agit pas de moi pour le quart-d'heure.

—Cependant... —Il s'agit d'empêcher que tu sois la victime d'une coquette, ou qu'une délicatesse out rée te fasse laisser le champ libre à un indigne rival.

—Qui te parle de rival ?... En ai-je un, seulement ? —Tu en as plusieurs, mais tu n'en redoutes qu'un.

—Comment sais-tu cela ? —Je sais tout ce qui concerne cet homme, répondit Després d'une voix sombre.

—Ah ! fit Champfort intrigué, et tu le hais ? —Je le hais ?

Ces trois mots furent dits d'un ton si glacial et si profond, que les étudiants se regardèrent tout étonnés.

Champfort réfléchissait. Un coin du rideau qui couvrait la jeunesse de Després venait d'être soulevé par le roi des étudiants lui-même, et une étrange idée se développait dans la tête de Champfort : c'est que son rival avait dû être pour beaucoup dans les malheurs de Després.

—Et, reprit-il, tu connais assez l'individu pour affirmer qu'il est indigne de ma cousine ? —Cet homme est un misérable, et Mlle Privat ne devrait pas même se laisser souiller par son regard de serpent.

—Très-bien. Mais qui sera assez généreux pour désillusionner la pauvre enfant ? qui sera assez persuasif pour ouvrir les yeux de sa mère et lui faire repousser un prétendant qu'elle regarde déjà comme son gendre ?

—Ce sera moi, Champfort, moi qui, depuis des années, suis pas à pas les mouvements tortueux de ce traître ; moi qui connais tous ses agissements honteux ; moi, enfin, qui me venge du lâche séducteur de la seule femme que j'aie aimée !

—Enfin ! s'écria Champfort, le voilà le secret de ta vie, n'est-il pas vrai ? —Oui, Paul, c'est vrai. Celui qui a détruit à jamais mes illusions de jeune homme et mes espérances de bonheur, est le même misérable qui cherche aujourd'hui à te ravir la jeune fille que tu aimes.

—Quelle coïncidence ! Une sorte de fatalité place donc cet homme sur notre chemin ? —Oui, c'est une fatalité... mais une fatalité que j'appelle providence, moi. Cette providence qui m'a rendu témoin de toutes les trahisons de ce larron d'honneur, qui m'a constamment entraîné sur ses pas, le jette encore aujourd'hui en travers de ma route... Malheur à lui ! La mesure est pleine : le dossier est complet : je vais frapper un grand coup et arrêter dans son vol ce vautour pillard.

—Que comptes-tu faire ? —Oh ! fort peu de chose d'ici à la signature du contrat.

—Hélas ! pauvre ami, c'est dans huit jours. —Je le sais. Mais quand ce devrait être demain, j'aurais encore le temps nécessaire à mes petits préparatifs.

—Dieu veuille, mon cher Després, que tu réussisses à empêcher un mariage aussi malheureux ! Mais... —Mais quoi ?

—En serai-je plus avancé, et Laure m'en aimera-t-elle davantage ? —Qui te prouve qu'elle ne t'aime pas déjà assez ?

—Tout me le prouve : sa manière d'agir avec moi, sa froideur hautaine, ses airs protecteurs, et jusqu'à cette réserve cérémonieuse qui a remplacé la douce intimité et les naïfs épanchements d'autrefois.

—Hum ! il faut quelquefois prendre les femmes à rebours, et leurs grands airs dédaigneux masquent souvent un dépit qu'elles dissimulent avec peine.

—Je ne crois pas que ce soit le cas pour Laure : son cœur est trop haut placé pour recourir à ces petits moyens.

—Qu'en sais-tu ? Personne ne comprend les femmes, et les amoureux moins que tous les autres. Ecoute-moi, Champfort : la femme est un être pétri de contradictions, qu'il ne faut croire qu'à la dernière extrémité. J'en sais quelque chose.

—Tu es sévère, Després, et tes malheurs passés te rendent injuste.

—Je ne crois pas. Il est possible, après tout, que Mlle Privat soit une exception à la règle générale. C'est ce que nous verrons. Quoi qu'il en soit, pour me former une opinion solide sur ton cas, fais-moi l'historique de tes relations avec ta cousine.

—A quoi bon ? —Il le faut.

—Allons, je me résigne et ne vous cacherais rien.

Les chaises se rapprochèrent, et Champfort commença : "J'ai connu ma cousine, il y a environ six ans. J'avais alors seize ans et elle entra dans sa quatorzième année. Mon père était mort depuis longtemps, et ma mère venait à son tour de payer son tribut à la nature. Resté orphelin et sans ressources, j'envisageais l'avenir avec frayeur, lorsqu'un jour, un étranger entra dans mon petit logement et m'annonça qu'il venait de la part de ma tante Privat, la sœur de ma mère, et qu'il avait instruction de m'emmener à la Nouvelle-Orléans. Il me donna une lettre de ma bonne tante et l'argent nécessaire pour régler toutes mes petites affaires.

"Rien ne me retenait plus à Québec. Aussi, mes préparatifs ne furent-ils pas longs, et quinze jours plus tard, j'étais à la Nouvelle-Orléans, ou plutôt, à quelques milles de là, dans une charmante habitation que possédait mon oncle sur sa plantation, près du lac Pontchartrain.

"Je passai là les deux plus belles années de ma jeunesse, vivant comme un frère avec les deux charmants enfants de mon oncle : Edmond et Laure. Edmond avait à peu près mon âge, et Laure, deux années de moins.

"Que de gaies promenades nous avons faites ensemble dans les champs de canne à sucre ou sur les bords du lac ! que de douces causeries nous avons échangé sous la large véranda de l'habitation !

"La guerre civile, qui se déchainait alors avec fureur dans plusieurs Etats de l'Union, ne se traduisait encore en Louisiane que par des mouvements de troupes et une agitation formidable. Mais, tout en enflammant nos jeunes cœurs d'un noble amour pour la cause du Sud, elle ne troublait pas autrement notre paisible existence.

"Sur ces entrefaites, mon oncle, qui était colonel, partit avec son régiment pour rejoindre l'armée. Ce fut notre premier chagrin. Mais, comme il nous déclara qu'il pourrait venir de temps en temps à l'habitation, nous nous consolâmes assez vite de ce contretemps.

"Ainsi qu'il l'avait dit, mon oncle revint un mois après son départ. Il était accompagné d'un jeune homme du nom de Lapière... —Hein ! Lapière ? interrompit le Caboulot.

—Oui, Lapière. Ce nom est-il connu ? —Peut-être... Mais il y a tant de personnes qui s'appellent ainsi. Continue.

—Je disais donc que le colonel était accompagné d'un jeune homme du nom de Lapière, qui se disait de Québec et dont ma tante avait, en effet, connu la famille, lorsqu'elle-même y demeurait. Mon oncle s'était pris d'une véritable amitié pour ce Lapière, et il en avait fait son compagnon inséparable.

Comment cet étranger était-il parvenu à s'insinuer ainsi dans les bonnes grâces du colonel ? quels services lui avait-il rendus ?... je l'ignore encore.

—Moi, je le sais ! interrompit Després. Lapière courait alors d'une armée à l'autre pour spéculer sur les vivres. Un jour, il guida le régiment du colonel Privat dans une marche nocturne qui amena la capture d'un convoi ennemi.

Telle est l'origine de sa faveur auprès de la famille Privat.

—D'où tiens-tu ce renseignement ? demanda Champfort, surpris.

—De moi-même, mon cher. J'étais à cette époque dans le Kentucky, où je servais comme volontaire dans l'armée qui faisait face au général Beauregard, dont faisait partie le régiment du colonel Privat.

—Ah ! fit Champfort, voilà qui explique bien des choses ! —Continue, mon cher Paul, tu en apprendras encore."

L'étudiant reprit :

"Mon oncle et Lapière passèrent une dizaine de jours à l'habitation, pendant lesquels ma tante et ma cousine se multiplièrent pour héberger dignement leur hôte. Laure, selon le désir de son père, s'était constituée le *cicerone* du jeune étranger et ne le quittait guère. Ils faisaient ensemble, en compagnie du colonel et de ma tante, de longues promenades à travers la plantation ou sur les bords du lac ; et, de retour à l'habitation, c'était au piano ou sous la véranda que se continuait le tête-à-tête.

"Pendant tout le temps que dura le séjour de mon oncle, je pus à peine trouver l'occasion de parler à ma cousine. Elle semblait n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour Lapière, et paraissait même se croire obligée de ne plus causer qu'avec lui.

"Le changement de conduite ne fit d'abord que m'étonner ; mais bientôt, à cet étonnement bien naturel se joignit une sensation étrange, une sorte de souffrance, quelque chose comme une douleur sourde, mal définie, qu'il m'était impossible de surmonter.

"La vue de ma cousine, constamment au bras de ce beau jeune homme qui lui souriait et lui parlait avec chaleur, me causait une impression tellement pénible, que je fuyais sa société et me tenais presque toujours à l'écart. J'errais seul de longues heures dans la campagne, et ce n'était qu'avec un inexprimable serrement de cœur que je rentrais à l'habitation.

"Hélas ! je venais enfin de connaître le mal mystérieux qui me torturait : j'aimais ma cousine !

"Cette découverte m'effraya et ne fit qu'augmenter ma sauvagerie. Je me considérais comme indignes des bontés de mon oncle et de ma tante, du moment que mon cœur me révélait son audace, et je pris la résolution d'étouffer dans mon sein le coupable sentiment qui y germait.

"Aussi, lorsque le colonel repartit pour l'armée, emmenant avec lui le jeune Lapière, j'avais fait mon sacrifice et ce fut sans récriminations, sinon sans amertume, que je repris avec ma cousine le genre de vie accoutumé.

"Mais, depuis cette visite malencontreuse, il se mêla toujours à nos relations une certaine gêne et une teinte de froideur, que ni elle ni moi nous ne pouvions contrôler et qui ne fit qu'augmenter dans la suite.

"Telle était la situation, lorsqu'un événement aussi douloureux qu'inattendu vint nous plonger tous dans la désolation. Lapière arriva un soir à l'habitation porteur de la triste nouvelle que le colonel était mort, quelques jours auparavant, d'une blessure reçue dans un combat d'avant-postes. Le jeune homme, qui paraissait accablé de chagrin, remit à ma tante une lettre de son mari mourant, dans laquelle le blessé faisait les plus grands éloges de la conduite de son ami Lapière, qui l'avait recueilli sur le champ de bataille et soigné comme un fils.

—L'infâme ! le traître ! s'écria Després. Veux-tu savoir, Champfort, ce qu'avait fait Lapière avant de ramasser sur le champ de bataille le colonel Privat mourant ?

—Qu'avait-il fait ? —Il avait, pour une forte somme d'argent, livré au général ennemi le secret des mouvements de Beauregard et fait tomber le colonel Privat dans une embuscade, où son régiment fut écharpé et lui-même blessé mortellement.

—Le misérable ! mais cette lettre de mon oncle ? —Oh ! j'aurai beaucoup à dire sur cette lettre quand le temps sera venu. Pour le moment, qu'il me suffise d'affirmer que le colonel était à cent lieues de croire que Lapière fût un espion au service du plus offrant. Aussi, touché des soins que lui prodiguait l'hypocrite, le chargea-t-il d'annoncer sa mort à sa femme et lui écrivit-il la lettre dont tu parles.

—Mais c'est affreux, cela ! firent les étudiants.

—Oui, messieurs, c'est affreux—d'autant plus affreux que le colonel avait comblé ce misérable de faveurs et qu'il reposait en lui une confiance illimitée...

—Confiance que ne lui a pas retirée, malheureusement, la famille Privat, fit observer Champfort.

—Oui, mais cette sympathie qu'il a su capter fera place à la haine et au mépris, quand je l'aurai démasqué, répondit Després.

—Le pourras-tu ?... Il te fera passer pour un imposteur et te demandera des preuves... En as-tu ?

—J'en ai plus qu'il ne m'en faut pour le faire rentrer sous terre et mourir de confusion, s'il lui reste un atome d'honneur. Laissez venir le grand jour de la rétribution, mes amis, et vous verrez comment se venge le roi des étudiants. Toi, Champfort, achève ton histoire.

—Je n'ai plus qu'un mot à dire. Ma tante, frappée dans ses plus chères affections, se montra héroïque. Elle se dirigea immédiatement vers le théâtre de la guerre et, à force d'argent, se fit remettre le corps de son mari, qu'elle ramena en Louisiane, où les derniers honneurs lui furent rendus.

"Puis, n'étant plus retenue aux Etats-Unis par aucun intérêt majeur, elle vendit ses immenses propriétés et nous ramena tous à Québec, en passant par la France.

"Quant à Lapière, il avait rejoint l'armée, après l'enterrement du colonel. Je ne l'ai revu qu'il y a environ trois mois, chez ma tante. Il arrivait des Etats-Unis. Depuis lors, il est le commensal assidu de la maison et fait la cour à ma cousine, qu'il doit épouser dans huit jours.

"Vous en savez aussi long que moi, maintenant, messieurs."

VINCESLAS-EUGÈNE DICK. (A continuer.)

USAGES DU MONDE

L'ART DE SALUER ET DE S'ASSEOIR

Deux arts qui se perdent même chez les femmes ; du reste, c'est surtout chez la femme que saluer et s'asseoir est difficile.

Nous ne sommes plus à cette époque gourmée, empêchée où l'étiquette était plus souveraine que le roi, et je ne regrette point ces études des manières de cour enseignées par des professeurs de grâces. D'une femme on faisait un automate, guidé, prétextueux, qui, juché sur ses patins, flanqué de ses paniers, s'inclinait, se relevait, glissait, se réinclinaut, se relevait, réglissait et répétait cet exercice cinq ou six fois. Cela s'appelait une *révérence*, et prenant son temps on pouvait faire durer cet exercice dix minutes.

A cette époque donc, on faisait des *révérences*, on ne saluait pas.

Aujourd'hui, il nous faut un salut simple et gracieux à la fois ; c'est plus difficile, hélas ! La plupart des dames ont un tort, c'est de suivre, en fait de salut, les modes bizarres créées par je ne sais qui. Vous souvenez-vous de cette façon de saluer qui consistait à disparaître dans ses jupes. Tout à l'heure vous aviez devant vous une femme de grandeur moyenne, soudain elle se transformait en naine, puis une minute après, elle repataissait avec sa taille habituelle. Était-ce assez ridicule ? Depuis quel-ques temps, toute latitude est laissée aux dames ; de là une étrange diversité de saluts. On salue de la tête, on salue du buste ; l'angle d'inclinaison n'a rien de décidé, et, j'ai le regret de le dire, il est très-rare que j'aie vu une femme saluer avec cette grâce complète qui ne laisse rien à désirer.

Que faut-il donc à cet acte de politesse pour devenir un charme de plus pour une jolie femme ? Il faudrait oublier qu'on salue, oublier qu'on veut saluer avec élégance, saluer enfin tout naturellement, tout simplement.

On retrouve encore cette inclinaison charmante chez quelques vieilles dames... C'est un mouvement onduleux, pour ainsi dire, auquel participent la tête et le buste, mais avec une harmonie qui dissimule le mouvement et ne laisse que l'impression d'un charme exquis.

Je crois que nos jeunes élégantes feraient bien de prendre quelques leçons de leurs grand-mères.

Quant à la façon de s'asseoir, c'est, hélas ! bien autre chose !

Passé encore pour le salut ; tout à l'heure j'étais sévère, et je conviens que même dans un salut mal fait on retrouve encore la grâce innée chez la femme ; mais quant à la façon dont nos élégantes s'assoient aujourd'hui... Madame, regardez votre voisine et dites-moi si ce n'est pas un peu... singulier ?

Avec sa jupe bridée aux hanches, retenue en dessous par des lacets, elle ne jouit plus de la liberté de ses mouvements... S'asseoir carrément ! impossible... Il faut avoir recours à un biais et l'on s'assoit de côté... On est contraint de prendre un air penché, il n'y a pas moyen de faire autrement. La mode l'exige, et ne hasarde pas un mouvement trop brusque ; sans cela, tout cet échafaudage de toilette si laborieusement établi s'écroulerait, et alors plus d'harmonie... Il y a des gens qui ne soupçonnent pas le désordre qu'apporte dans une toilette un cordon qui casse ! Et les cordons sont indispensables !...

Il y a quelques années, je pourrais dire beaucoup d'années, j'ai vu entrer dans un salon une femme reconnue pour sa grâce, et la façon dont elle s'est assise n'est jamais sortie de ma mémoire.

Elle resta un instant la main appuyée sur le dossier du fauteuil qu'on lui offrait, causant avec la maîtresse de la maison, puis elle se glissa dans le pouf, elle y entra, elle s'y introduisit comme vous voudrez, toujours est-il qu'elle était là comme chez elle, encadrée des deux côtés, je ne sais comment, par les plis savamment arrangés de sa robe de soie gris cendre.

Je défie bien à une de nos modernes élégantes d'en faire autant.

Maë DE B.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

Archéologie.—Une remarquable relique de la sculpture égyptienne a été trouvée sur les bords du Nil, près des ruines du temple de Karnac. Un coffre de pierre a été déterré ; il contenait un hippopotame taillé dans un bloc de basalte vert, admirablement poli et sculpté. Cette figure mesure environ 8 pieds de haut. Une inscription hiéroglyphique, placée sur un des côtés du coffre, indique que ce beau morceau de sculpture appartient à la période de Psammétique Ier, et doit être le contemporain de la génisse, également en basalte vert, que possède le musée Boulac, au Caire, et qu'on avait, jusqu'ici, considérée comme la plus belle figure d'animal sculpté existante. L'hippopotame est cependant un spécimen encore plus délicat et plus parfait de l'art égyptien.

Poudre de brain.—Cette poudre est formée de 60 parties d'un mélange de chlorate et de nitrate de potasse, de charbon, de sciure de bois de chêne imprégné de 40 parties de nitro glycérine ; elle est distribuée en cartouches de 64